

Épisode 7: de l'évolution du rapport des bourgeoisies au mouvement des gilets-jaunes.

Samedi 18 Mai 2019

Analyse de l'évolution du rapport des bourgeoisies au mouvement des gilets-jaunes.

Les bourgeoisies détiennent le monopole de la définition du légitime et de l'illégitime. Le légitime se rapproche souvent de la légalité pour les bourgeoisies, mais il ne se réduit pas qu'à cela.

Concernant les gilets-jaunes, le légitime se définissait en lien avec les préoccupations des bourgeoisies libérales : trop d'impôts, taxations aberrante sur le travail, fonction publique obèse et inefficace etc. Autant de choses qu'elle a cru/pu voir au tout début du mouvement des gilets-jaunes, qu'elle réduisait à une simple « jacquerie antifiscale » contre la taxe carbone.

Mais en très peu de temps, à la faveur des rencontres sur les ronds-points, en manifestations, les gens ont discuté, échangé et ouvert les yeux. Dès le troisième samedi, je rencontre des prolos qui m'expliquent que "c'est social" et que le carburant "on s'en branle désormais". "Mon dieu, ces gens parlent de justice fiscale, d'abandon des territoires par la puissance publique, de souveraineté. Berk! Mes privilèges sont menacés. Sifflons la fin de la récré". Eric Brunet est un cas idéal-typique de ce que j'énonce.¹

Le carburant n'est qu'une goûte. Le débat devient social, politique, philosophique. Il prend une tournure incompatible avec le libéralisme auquel les bourgeoisies sont biberonnées (avec quelques nuances sociétales ici ou là).

« Dignité ? Justice sociale ? Justice fiscale ? Souveraineté ? Comment répondre à cela sans abandonner nos privilèges établis par notre positionnement dans la hiérarchie sociale ? Impossible. » Les bourgeoisies déclarent plutôt que c'est illégitime, incompréhensible et dangereux pour la démocratie." Leur démocratie.

Autre chose qui m'irrite au plus haut point : cette idée que le mouvement des gilets jaunes aurait été initialement le fait de gens « sincères » qui se seraient laissés débordés par des extrémistes en tout genre.

Le mouvement commence le 17 novembre par des actions illégales que les personnes auraient trouvé violentes si elles avaient été le fait de syndicats : blocages, manifestations sauvages, marche sur l'Élysée² (dès le premier samedi). Les manifestations les plus violentes auxquelles j'ai assistées eurent lieu les 24 novembre et 1er décembre. C'est à dire au début.

Et d'après les sondages, l'opinion publique - si elle existe - était très largement derrière le mouvement à cette époque là. Aujourd'hui encore, après une dizaine de morts, des commerces et monuments saccagés et 6 mois de répétitions, une partie significative de la population conserve encore une sympathie pour le mouvement (inutile de se demander de quelles classes sociales provient cette sympathie)³⁸.

Malgré une réprobation médiatique dans les grandes largeurs unanime, malgré une répression policière et judiciaire supérieure à celles de 1968, il reste encore quelques gens dans les rues, et encore plus à les soutenir. Moins qu'au début, certes, mais toujours un nombre conséquent. Des dizaines de milliers de gens sont encore dans l'action et ont un rapport à la légalité qui a bien changé. Des millions d'autres (combien ? Je n'en sais rien) ne semblent pas se détourner complètement de ces actions. Le consentement à l'ordre actuel s'effrite. Sa légitimité a été remise en cause... mais pas par les bourgeoisies.

¹ <https://www.acrimed.org/Face-aux-gilets-jaunes-les-editorialistes-entre>

² <https://www.leparisien.fr/paris-75/les-gilets-jaunes-envahissent-les-champs-elysees-heurts-avec-la-police-17-11-2018-7945206.php> ³⁸ https://fr.wikipedia.org/wiki/Sondages_d%27opinion_sur_le_mouvement_des_Gilets_jaunes

J'entends ad-nauseum des braves gens issus des bourgeoisies dire que le dialogue serait aujourd'hui « impossible ». Il était impossible dès le départ. Macron n'a plié que face à l'opinion publique et la détermination de certain.e.s manifestant.e.s qui n'ont pas hésité à franchir la limite de la violence, ce qui ébranla quelque peu les milieux sociaux qui l'ont porté au pouvoir.

D'autres disent que le mouvement n'aura « pas d'issue ». Mais il ne pouvait pas en avoir. Macron est accroché à sa politique, qu'il mènera coûte que coûte, avec la bienveillante neutralité d'un syndicat majoritaire/minoritaire³ dont le seul credo est d'accompagner tous les reculs sociaux depuis 30 ans, et la cuistrerie du mien qui semble-t-il aspire à la réforme plutôt qu'à la révolution⁴. C'était entendu avant le mouvement, c'était entendu au début de ce mouvement, c'était entendu au début du grand débat, c'est entendu aujourd'hui à sa conclusion.

La lutte ira jusqu'à la défaite de l'un des camps, parce que l'idée que l'on puisse gouverner par consensus en prenant le meilleur de chaque camps est une fable dans une société organisée autour de classes sociales aux intérêts en affrontement.

Dimanche 19 mai 2019.

La fin justifie-t-elle les moyens ?

Je ne crois pas que la fin puisse justifier tous les moyens.

Petit exemple en date de la manifestation d'hier:

J'ai entendu des types hurler "police, assassin", "police coloniale" à des CRS avec lesquels j'ai passé 3 heures à discuter, entre gazeuses poivrées et coups de matraque (ironie du sort, la gazeuse est un peu jaune...ce qui m'a fait échangé une petite blague avec un CRS souriant). C'était injuste, en plus d'être violent (oui la violence est multiforme). Les bleu-es que j'avais en face de moi n'étaient pas des assassins, mais juste des pauvres dominé-es qui en avaient plein le cul et qui n'étaient pas inhumain-es.

C'était contre-productif. Le bleu avec lequel j'essayais de discuter à ce moment là - avec une certaine réussite - a fini par l'insulter à plusieurs reprises, épuisé. Faut savoir que ces gens ont passé 12 bornes à marcher à reculons, à un mètre de nous pour...on ne sait pas trop. Ce qui a amené mon interlocuteur à me lâcher qu'il était dirigé par des "bons à rien".

Après avoir dit ça, je confesse cependant que je me suis laissé aller pour la première fois à un "tout le monde déteste les baqueux", après avoir répondu une heure auparavant lors d'un chant similaire (en remplaçant baqueux par police) à un CRS devant moi que je n'avais aucune haine contre lui, mais qu'à mal les employer le pouvoir finissait par créer une haine réciproque et de plus en plus insoluble.

Cette haine s'est donnée à voir via ce type de chant ou un ou deux jets de canette de bière (le plus violent que j'ai pu observer hier). Elle s'est aussi donnée à voir lorsqu'un manifestant a à plusieurs reprises avec d'autres essayé de bousculer le cordon pour forcer le passage.

Un CRS a bout de nerf lui a envoyé un coup de matraque en pleine gueule, transformant son crâne en chose difforme et ensanglantée. Je suis immédiatement allé devant ce CRS pour lui dire à quel point c'était ridicule et qu'il devra essayer de se regarder dans le miroir le soir venu. Gazeuse.

Plus tard, j'ai revu ce CRS qui se faisait copieusement insulter. Il fuyait le regard de tout le monde, il n'était pas bien. Sa conscience le travaillait manifestement. Un peu comme lorsqu'un-e enseignant-e gifle un-e gamin-e l'ayant poussé à bout. C'est humain.

Encore une fois, les FDO marchent à reculons, s'arrêtent, reprennent, s'arrêtent, si bien que la manifestation a duré 6 heures. Une tactique pareille, en plus d'épuiser inutilement, ne fait que renforcer les tensions, alors même qu'il n'y avait pas de gens en noir dans nos rangs et que les CRS face à nous avaient tous l'air plutôt bienveillant.es (j'ai causé avec beaucoup d'entre eux et elles).

³ La CFDT.

⁴ Cf. les propos de Philippe Martinez au Monde diplomatique en mai 2019 : « On lui demande alors comment il voit, lui, sa centrale : réformiste ou révolutionnaire ? « Mais nous sommes réformistes par essence !, s'exclame M. Martinez. Vouloir changer la société, c'est bien vouloir réformer ! Et, comme nous n'avons pas vocation à prendre le pouvoir, c'est par le biais de réformes sociales qu'on alimente le changement de société ! ». <https://www.monde-diplomatique.fr/2019/05/DUMAY/59838>

Aujourd'hui je regrette cependant de m'être laissé prendre par la chanson sur les baqueux. Quand j'y repense, même si je sais que la proportion de merdes y est bien plus conséquente qu'ailleurs (ce que m'avait suggéré un bleu bien avant en me disant "regardez bien qui tire, ce n'est pas nous"), c'est avec l'un d'entre-eux que j'ai eu l'une des plus belles discussions. C'était le 16 mars sur les Champs, lors d'une nasse arrosée et copieusement gazée.

Je le regrette, alors même que j'ai eu droit à un coup de matraque dans le bide d'un baqueur une heure plus tard. Son groupe trouvait sain de foncer au milieu de la foule et de bousculer tout le monde, y compris moi. Surpris car intervenant dans un contexte relativement calme, et par derrière, je me suis quelque peu énervé. J'ai réagi en gardant la tête droite, en essayant d'avancer sur lui (un collègue m'a retenu) et en l'insultant. Il m'a invité à venir au contact (derrière trois rangs de CRS), je l'ai invité à faire de même. Puis je me suis un peu calmé. J'ai rigolé en le traitant de lâche, droit dans les yeux (on ne voyait que ça, son visage était caché). J'ai fini par me remettre en route.

Parenthèse fermée.

Dans les événements, ce n'est pas toujours le meilleur de nous-même qui ressort.

Par Han Ho Nimh